# CHAPITRE XV

## LES FAUSSES RELIGIONS

SOMMAIRE

**Preuve de la divinité de la Révélation chrétienne tirée de la fausseté des autres religions. — 1. Le paganisme ancien. — 2. Le confucianisme. — 3. Le zoroastrisme. — 4. Le brahmanisme. — 5. Le bouddhisme. — 6. Le mahométisme. — 7. Le judaïsme après Jésus-Christ. — 8. La religion des peuples sauvages. — 9. Essais de fondation de religions nouvelles. La théophilanthropie. Le saint-simonisme. La religion positiviste. La religion franc-maçonnique.**

### Preuve de la divinité de la Révélation chrétienne tirée de la fausseté des autres religions.

1. En dehors du christianisme, aucune religion ne présente les signes positifs (p. 146) qui marquent une origine divine, c'est-à-dire un enseignement irréprochable et répondant parfaitement à tous les besoins et à toutes les aspirations légitimes de la nature humaine, de vrais miracles historiquement constatés, des fondateurs pourvus des marques d'une mission céleste; de plus, il n'en est aucune qui ne renferme des absurdités et des principes nuisibles à la perfection et au bonheur de l'homme. Or, comme il doit exister une vraie religion, il faut en conclure que le christianisme est la seule religion révélée.

2. Parmi les religions dont la fausseté démontre la vérité de celle de Jésus-Christ, les unes ont été vaincues par le christianisme : ce sont les religions des peuples de l'antiquité, ou le paganisme; les autres subsistent encore : ce sont le confucianisme, le zoroastrisme, le brahmanisme, le bouddhisme, le mahométisme, le judaïsme actuel et la religion des peuples sauvages, auxquelles s'ajoutent les religions qu'on a essayé de fonder en France au dix-neuvième siècle.



### 1. Le paganisme ancien.

3. Le paganisme ancien n'avait aucune valeur doctrinale, aucune valeur morale, aucune puissance civilisatrice.

4. *Défaut de valeur doctrinale dans le paganisme.* — Chez tous les peuples civilisés de l'antiquité : Chaldéens, Assyriens, Babyloniens, Égyptiens, Grecs, Romains, les doctrines fondamentales sur Dieu, l'homme, le monde et leurs rapports, étaient obscurément confondues dans des fables ridicules; il n'en restait que des débris. Le dieu suprême, auquel étaient soumis les autres dieux et déesses, était renfermé, aux yeux des païens, dans les limites de l'univers, revêtu d'un corps, assujetti aux passions humaines, dominé par un destin inexorable. La mythologie variait de peuple à peuple; et, dans un même pays, elle fourmillait de légendes bizarres, contradictoires, et ne présentait aucun plan suivi, aucun système solide. On ne savait pas comment l'homme avait été formé, quel est le but de la vie, par quels moyens s'expie le péché, ce que sera l'existence au delà de la tombe. Le paganisme, envisagé dans sa doctrine, était donc irrationnel et absurde.

5. *Défaut de valeur morale dans le paganisme.* — Une doctrine religieuse ne peut être efficace sur la volonté qu'autant qu'elle détermine, d'une manière claire et précise, la vraie nature de Dieu et de l'homme, le but de la vie terrestre, la sanction de la loi, le modèle à suivre pour réaliser la destinée humaine. Or la mythologie païenne non seulement ne possédait aucun de ces principes de moralité, mais elle encourageait ouvertement le vice par ses légendes licencieuses. Le culte né de cette mythologie contenait des cérémonies d'une obscénité révoltante. Le païen ne pouvait être vertueux qu'en fermant l'oreille aux inspirations de sa religion.

6. *Défaut de puissance civilisatrice dans le paganisme.* — Nous avons observé que le progrès, chez les peuples chrétiens, est en raison de leur fidélité à suivre la loi de l'Évangile; dans la mesure où ils s'en écartent, la force, parmi eux, tend à dominer le droit. C'était le contraire chez les peuples de l'antiquité. Plus ils furent païens, plus ils méconnurent les principes de la vraie civilisation. L'histoire du paganisme est celle d'une décadence continue au point de vue religieux, moral, social et politique. Si, sous d'autres rapports, il y eut progrès, à certaines époques,

en littérature, dans les arts, dans l'industrie, ce progrès est dû, non à la religion païenne, mais au travail de la raison, au développement de la vérité contenue dans les anciennes traditions.

### 2. Le confucianisme.

7. *Religion primitive des Chinois.* — Pendant quatorze siècles, depuis l'aurore de son histoire jusqu'au commencement du septième siècle avant Jésus-Christ, le peuple chinois fut monothéiste. Il adorait, sous le nom de Chang-Ti (maître suprême), un être personnel, souverain seigneur de toutes choses, à qui seul on doit offrir le sacrifice, et dont la volonté est la règle de la volonté humaine. Les autres notions religieuses étaient assez pures. Mais lorsque parut Confucius, cette religion s'était mélangée d'idolâtrie et de magie, de superstitions de toute espèce. Le plus complet désordre régnait aussi, à cette époque, dans l'empire chinois. Sous un empereur réduit à l'état de roi fainéant, les princes des États feudataires se livraient à des guerres continuelles et pressuraient le peuple, qui était tombé dans une perversion de mœurs extrême.

8. *Confucius* (551-479 av. J.-C.), comparant cet état de choses à celui dont les histoires anciennes présentaient la peinture, et où la vertu répandait le bonheur parmi le peuple, résolut de consacrer ses efforts à faire revivre ces temps de l'âge d'or. Dans ce but, il voyagea d'un État féodal à l'autre, rappelant aux princes et aux sujets les exemples de l'antiquité. Mais il mourut sans avoir vu le triomphe de sa doctrine. Ce n'est que longtemps après sa mort que des honneurs presque divins lui furent rendus. Le *confucianisme* est la religion officielle de l'empire chinois, celle que professent les lettrés, les mandarins; elle a pour chef l'empereur, le *Fils du Ciel*.

9. *Doctrine de Confucius.* — Elle se réduit presque tout entière à une morale sociale, basée sur les devoirs mutuels des parents et des enfants, et, en général, des princes et des sujets, des époux et des épouses, des supérieurs et des inférieurs, des gens âgés et des jeunes gens, des amis et des associés. L'obéissance de l'enfant n'a point de limite quant aux objets auxquels elle s'étend, et ce principe s'applique, proportion gardée, aux sujets, aux femmes, aux frères cadets, aux inférieurs. — Pour ce qui concerne la religion, elle se borne à la réglementation d'un culte officiel, qui a pour objet la vénération des ancêtres.



10. *Appréciation du confucianisme.* — Confucius n'est qu'un philosophe moraliste. Ni dans sa vie, ni dans sa doctrine, on ne rencontre aucun signe de révélation divine. Sa morale renferme de belles maximes, des conseils sages et sensés; elle est assez pure d'erreurs, mais elle fait abstraction de la Divinité et de la sanction de la vie future. Elle est plus propre à faire des hypocrites que des gens sincèrement vertueux. Aussi, le sentiment religieux est-il fort affaibli chez les Chinois. — En exagérant le principe d'autorité, Confucius a fait à la femme et à l'enfant une vraie condition d'esclave, et absorbé l'individu dans l'État. Il n'a point combattu les superstitions populaires, et sa doctrine a été impuissante à empêcher l'invasion du bouddhisme (p. 362).

### 3. Le zoroastrisme.

11. Selon la tradition persane, *Zoroastre* vécut sous le règne d'un roi de Bactriane. Frappé des abus de l'idolâtrie et du culte des *dévas* (mauvais génies), il se retira dans une grotte solitaire, où il reçut des révélations d'*Ahura-Mazda*, le Seigneur du ciel, qui confirma sa mission par de nombreux prodiges. Il périt sous les coups des adorateurs des dévas.

12. L'histoire de Zoroastre ne repose sur aucune donnée certaine. Plusieurs savants ne voient en lui qu'un personnage légendaire ou mythique. Ceux qui croient à son existence historique ne sont d'accord, ni sur le lieu où il est né, ni sur l'époque où il a vécu. Les similitudes frappantes qui existent entre le *Zend-Avesta* (livre sacré des Perses) et la Genèse permettent de supposer que les mages de Perse, pour rivaliser avec les Juifs, attribuèrent à l'un d'entre eux, réel ou fictif, un rôle analogue à celui de Moïse.

13. La religion de Zoroastre, longtemps professée par les Mèdes et les Perses, a disparu devant l'islamisme; elle n'a pour partisans, aujourd'hui, que quelques peuplades pauvres, nommées *Guèbres*, dans les montagnes de Perse, et les *Parsis* de Bombay, au nombre de quarante mille environ.

14. *Doctrine de Zoroastre.* — La doctrine attribuée par le Zend-Avesta à Zoroastre est le dualisme. Il y a deux principes éternels qui se combattent : *Ormuzd*, principe du bien, de la lumière, de la partie bonne du monde physique; et *Ahriman*, principe du mal, des ténèbres, de la partie mauvaise du monde. Leur

lutte doit durer neuf mille ans, et se terminer par le triomphe d'Ormuzd et de ses associés les *Amschapands* (bons génies). Ahriman et les *dévas*, ses acolytes, seront précipités en enfer.

On doit honorer Ormuzd, le dieu pur, par une vie pure, par la véracité.

15. *Appréciation du zoroastrisme.* — La religion de Zoroastre, en combattant l'idolâtrie et en enseignant une morale spiritualiste, était un progrès sur le paganisme. Mais le dualisme, qui en est l'essence, est une erreur funeste. S'il y a deux principes éternels, pourquoi le bon serait-il plus fort que le mauvais? Pour quel motif lui être fidèle plutôt qu'à l'autre? Ainsi le dualisme ébranle la morale de Zoroastre, sans compter que, par la division qu'elle introduit dans le monde physique, elle remplit la liturgie de pratiques superstitieuses. Il est donc évident que cette religion ne vient pas de Dieu, et que Zoroastre, s'il a existé, est un faux prophète.

## 4. Le brahmanisme.

16. *Le védisme.* — Avant le brahmanisme proprement dit, la religion de l'Hindoustan était le *védisme*, contenu dans les *Védas*, livres sacrés de l'Inde. — Le védisme, au point de vue doctrinal, est un polythéisme incohérent. Tantôt les dieux sont adorés comme des êtres personnels, tantôt ils apparaissent comme des manifestations divines d'un être universel. L'idée d'un dieu éternel, créateur de toutes choses, est inconnue des poètes védiques. Les dieux sont immortels, mais ils ne sont ni éternels ni existants par eux-mêmes. Sur leur origine et celle de l'univers, les Védas ne présentent que des affirmations discordantes. — En ce qui concerne la morale et le culte, le védisme se relève : on y trouve les principales vérités de la religion naturelle.

17. *Le brahmanisme.* — Dans les temps primitifs, il n'y avait pas de caste sacerdotale proprement dite; les familles avaient leurs sacrificateurs. Parmi eux, à une certaine époque, se distinguèrent les *brahmanes* (hommes adonnés au *brahma*, c'est-à-dire au culte de la prière). Ils finirent par devenir les maîtres du culte populaire et fondèrent la religion qui porte leur nom. Mais lorsque le bouddhisme prit naissance dans l'Hindoustan (p. 362), le brahmanisme subit une profonde modification. De là, une distinction à faire entre le brahmanisme ancien et le néo-brahmanisme.



18. *Le brahmanisme ancien.* — Il est caractérisé par le panthéisme et la métempsycose. Brahma seul existe; les autres êtres ne sont que des apparences et comme le rêve de Brahma. Quand il s'endort complètement, le monde disparaît; quand il s'éveille et commence à penser, l'univers renaît. — A la mort, les âmes passent, suivant leurs fautes, dans des corps d'animaux et de monstres. Cette transmigration, qui doit se renouveler sans fin, au milieu de souffrances horribles, est le mal suprême. L'objet de l'étude des sages, c'est le moyen d'obtenir un état fixe et d'échapper à ce changement indéfini. Suivant les uns, on y parvient par la science, par la conviction qu'on ne forme qu'un même être avec Brahma. Suivant d'autres, il faut à la science ajouter la vertu, qui se réduit, pour eux, à réprimer les désirs du cœur, à vaincre ses sens, à détacher son âme de ce monde par la mortification. — Comme pratique principale du culte, les brahmanes ont institué le sacrifice liturgique, qui a pour but d'obtenir les biens temporels; ils l'ont chargé de rites très compliqués, et lui attribuent une puissance magique sur la nature.

19. *Le néo-brahmanisme.* — Le brahmanisme ancien n'était pas une religion populaire, il ne s'adressait qu'aux classes éclairées. Lorsque les brahmanes virent le succès que le bouddhisme obtenait auprès du peuple par l'emploi des images de Bouddha, ils développèrent à son usage une mythologie où figuraient des centaines de milliers de dieux et de déesses représentés par des idoles aux formes hideuses et monstrueuses. A la tête de cet Olympe, ils conservèrent Brahma, auquel ils adjoignirent les deux divinités les plus honorées de l'Inde : *Vishnou*, le dieu de la lumière, de la fécondité, de la joie, et *Civa*, le dieu de la destruction et de la mort : ce qui constitue la *trimourti* indienne. On composa à ces divinités des légendes propres à exciter les passions les plus grossières, et on institua en leur honneur des fêtes souillées par des pratiques obscènes et cruelles.

20. *Le brahma-sonaj.* — Au commencement du dix-neuvième siècle, il s'est formé, sous le nom de *brahma-somaj*, un déisme brahmanique, où l'on professe le théisme, la doctrine de la vie future sans métempsycose, l'exclusion de l'idolâtrie, l'égale valeur de toutes les religions de l'univers. Mais il ne paraît pas que le brahma-somaj, déjà divisé en plusieurs sectes, puisse résister au panthéisme et aux doctrines idolâtriques toujours vivantes dans l'Inde.

21. *Appréciation du brahmanisme.* — Rien dans le brahmanisme, ni dans son origine, ni dans sa doctrine, ni dans son histoire, ne dénote une manifestation surnaturelle divine. Les Védas, que les brahmanes présentent comme des livres divins, n'ont aucune marque d'authenticité, d'intégrité, de véracité; et, à part quelques beaux morceaux religieux, rien ne les recommande à la saine raison. — La partie spéculative du brahmanisme est un mélange de panthéisme et de polythéisme. — La partie morale contient de sages préceptes sur la répression des passions; mais elle est nulle sur les devoirs de bienfaisance et de charité. — La partie liturgique de cette religion abonde en rites et pratiques dont la grossièreté, l'obscénité, la cruauté, dépassent tout ce qu'on peut imaginer.

Le brahmanisme ne peut se prévaloir du grand nombre de ses adhérents; il n'a point franchi les limites de la péninsule hindoustane, et il s'éparpille en mille sectes qui se méprisent les unes les autres; sous aucun rapport il ne présente cette unité qui est le caractère de la vérité. — Enfin, le brahmanisme a été impuissant à civiliser les peuples sur lesquels il domine; il a fondé le régime des castes, dont les inférieures sont tenues dans l'avilissement, et établi une foule de coutumes barbares qui n'ont disparu ostensiblement que grâce aux efforts du gouvernement anglais[a].

## 5. Le bouddhisme.

22. *Le fondateur du bouddhisme.* — Le bouddhisme fut fondé au cinquième ou au sixième siècle avant Jésus-Christ, par Siddartha, fils d'un roi de Kapila-Vastu, au nord-est de l'Inde. Comme il appartenait à la lignée royale des Çakia, et qu'il mena une vie solitaire, il fut appelé Çakia-Mouni (solitaire de la race des Çakia). Quant au nom de *Bouddha,* qui veut dire le savant, l'éveillé, le docteur universel, c'est un titre qu'il partage avec d'autres personnages vénérés par les bouddhistes. — Sa vie, racontée par des biographes postérieurs de plusieurs siècles à son existence, est pleine de légendes merveilleuses, souvent grotesques[a], mêlées de traits visiblement empruntés à l'Évangile. — Ce qui est historiquement vrai, c'est que Siddartha, ayant quitté de bonne heure sa famille, embrassa l'état d'ascète chez les brahmanes, puis renonça bientôt à leur religion pour prêcher une doctrine nouvelle. Suivant les uns, il mourut d'indigestion après un somptueux repas; suivant d'autres, ayant rencontré une tigresse épuisée par la faim, il se laissa dévorer par elle.

[a] Ainsi, les sacrifices humains, l'immolation des victimes choisies prises à la guerre, le meurtre des enfants du sexe féminin, le suicide des veuves sur le bûcher de leurs époux, l'usage d'enterrer vivants les lépreux, les immolations volontaires des fanatiques qui se font écraser sous les roues du char du dieu Vishnou et des pèlerins qui vont à Bénarès se noyer dans les eaux du Gange.



23. Le bouddisme, partagé, comme le brahmanisme, en mille sectes diverses, est professé surtout au Japon et en Chine. Il faut y distinguer la doctrine que les livres bouddhiques attribuent à Çakia-Mouni, c'est-à-dire le *bouddhisme philosophique,* et le culte auquel elle a donné naissance parmi la foule, c'est-à-dire le *bouddhisme populaire.*

24. *Le bouddhisme philosophique.* — Selon les philosophes bouddhistes, il n'y a pas de principe premier, producteur des êtres; il n'y a qu'une masse d'être éternel, dans laquelle la sensation produit le désir, et le désir la naissance : de la naissance viennent les maux. L'existence est essentiellement mauvaise, parce qu'elle est passagère et changeante. A la mort, les êtres renaissent pour souffrir et mourir, et ainsi indéfiniment. Comme la renaissance a pour principe le désir de vivre, le sage doit travailler à étouffer ce désir par le renoncement parfait à soi-même. De la sorte, il parviendra au *nirvâna,* c'est-à-dire à l'extinction de la vie, soit que l'existence soit complètement anéantie, ou qu'elle consiste dans un repos béatifique qui exclut toute opération vitale, tout commerce avec les autres êtres.

25. *Le bouddhisme populaire.* — Une pareille doctrine ne pouvait convenir au peuple, qui a besoin de croire à la divinité et à la vie future. Aussi le bouddhisme se transforma-t-il rapidement dans les masses en un culte polythéiste et idolâtrique mêlé de magie. Des honneurs divins sont rendus à Çakia-Mouni et à une foule de bouddhas passés et futurs. Ces personnages, considérés comme des êtres surnaturels, ont leurs temples, leurs statues et leurs images, auxquelles on attribue une puissance efficace. Les formules magiques remplissent les livres bouddhiques, et beaucoup croient que celui qui saurait bien employer ces formules pourrait créer un monde semblable au nôtre et

[a] On lui prête une multitude d'existences antérieures, dont cinq cent cinquante connues : il fut ascète, brahmane, mendiant, lion, perroquet, marchand, roi, ermite, etc.

serait un dieu. La conception du nirvâna est remplacée dans le peuple par l'idée de cieux superposés dans lesquels on peut jouir de toutes sortes de plaisirs pendant plusieurs siècles.

26. *Appréciation du bouddhisme.* — Il n'y a dans le bouddhisme aucun signe de révélation divine. Ce qui est raconté de la vie merveilleuse de son fondateur n'est que le produit de l'imagination ou de la fraude. D'ailleurs, il ne s'est pas donné comme un envoyé du ciel. — Sa doctrine, au point de vue métaphysique, est complètement irrationnelle et absurde. Si tout se réduit à une masse éternelle de matière, l'âme humaine n'existe pas, il n'y a pas de juge souverain pour punir l'homme de ses fautes. Pourquoi craindre alors la transmigration? Puis quel rapport y a-t-il entre l'abnégation et le nirvâna? S'il y a en nous, comme on le suppose, un principe de vie capable de survivre au corps, comment ce principe peut-il être détruit ou réduit à une sorte de léthargie, par une vie consacrée aux exercices de l'ascétisme? Tout cela est incohérent et illogique. — Comme religion populaire, le bouddhisme se réduit à une grossière idolâtrie. — Au point de vue de la civilisation, son influence a été plutôt désastreuse; il n'a point fait disparaître la polygamie, le divorce, la polyandrie même qui existe dans certaines contrées. Bien qu'il prêche l'amour des hommes, il n'a produit ni hôpitaux, ni orphelinats, ni asiles pour les abandonnés. Les rationalistes qui l'ont sérieusement étudié professent que le christianisme lui est infiniment supérieur[a].

## 6. Le mahométisme.

27. *La religion des Arabes avant Mahomet.* — A l'époque où parut Mahomet, les Arabes, tout en croyant à un Dieu unique et supérieur, adressaient leurs prières et leurs offrandes à une foule de génies, bons ou mauvais, qu'ils supposaient peupler le monde. Le centre de leur culte était à la Mecque, dans le temple de la Kaaba. Cependant les gens instruits tendaient vers le monothéisme, que professaient parmi eux les Juifs et les chrétiens. Les circonstances étaient favorables, sous ce rapport, à la création d'une religion nouvelle, ennemie de l'idolâtrie.

[a] « C'est un spiritualisme sans âme, une morale sans liberté, une vertu sans devoir, une charité sans amour, un monde sans nature et sans Dieu. Le seul service qu'il puisse nous rendre par son contraste, c'est de nous apprendre tout ce qu'il en a coûté à l'humanité de ne pas croire ce que nous croyons. » (Barthélemy Saint-Hilaire, *le Bouddha et sa religion.*)



28. *Mahomet* (571-632). — Né de parents pauvres et orphelin de bonne heure, Mahomet dut d'abord, pour vivre, garder les chèvres et les moutons du public. A vingt-cinq ans, après un voyage commercial pour le compte d'une riche veuve nommée Khadidja, il l'épousa et exerça la profession de marchand, jusqu'à l'âge de quarante ans. A partir de ce moment, il commença à être saisi de préoccupations religieuses; il se fit instruire des récits bibliques par les Juifs et les chrétiens qui habitaient la Mecque, et se livra dans la solitude à de longues méditations. — Dès qu'il eut mûri son dessein, il déclara avoir reçu une mission d'Allah pour détruire les idoles. L'ange Gabriel, disait-il, lui apportait du ciel les paroles qu'il devait communiquer aux hommes. Ce sont ces paroles qui ont été recueillies dans le Coran, livre sacré des musulmans. — Mahomet prêcha d'abord sa doctrine à la Mecque; il y obtint peu de succès et fut même obligé, à la suite d'une sorte de persécution, de s'enfuir à Médine, ville rivale et ennemie de la Mecque. Cette fuite est l'*hégire;* c'est de l'année où elle s'accomplit (622) que date l'ère musulmane. — Reçu comme un prophète et comme un roi à Médine, Mahomet y construisit la première mosquée et entreprit aussitôt la guerre sainte. Il s'empara de la Mecque, et bientôt soumit l'Arabie presque entière à son autorité spirituelle et temporelle. Ses successeurs, suivis d'innombrables soldats, imposèrent la religion nouvelle à une foule de peuples en Afrique, en Europe et en Asie.

29. *Doctrine de Mahomet*[a]. — La *dogmatique musulmane* contient un certain nombre de vérités visiblement empruntées à la Bible : l'existence d'un Dieu unique, créateur du monde, le jugement universel, la résurrection des morts, le ciel et l'enfer; mais, à côté, de graves erreurs sur la religion naturelle, comme le *fatalisme* appelé *musulman,* la prédestination à l'enfer d'un grand nombre d'hommes, le paradis de voluptés sensuelles, etc.

La *morale musulmane* consiste principalement dans l'observation des pratiques du culte : récitation de prières et formules de foi, ablutions, jeûne dans le mois de ramadan, aumônes, pèlerinage à la Mecque au moins une fois, abstinence du vin et de la viande de porc, circoncision. Elle ne reconnaît pas des devoirs

[a] La foi à cette doctrine est appelée, par Mahomet, *Islam,* mot qui signifie *pleine soumission à Dieu;* de là le nom d'*islamisme,* donné au mahométisme. Puis, *Islam* étant devenu *Mislam, Muslim* en persan, et au pluriel *Muslimin,* les sectateurs de l'Islam sont appelés en français *musulmans.*